

La philatélie et ses retombées intérieures dans ma vie

Père Jean-Claude Lafleur

16

Est-il sujet aussi diversifié que celui de la philatélie ? Des types d'impression divers, des émissions particulières, le support des timbres, les encres, les surcharges, les faux, les marques postales, mille et une thématiques... et je pourrais, pendant plusieurs pages, énumérer tous les ouvrages qui ont paru sur ce merveilleux passe-temps. Mais l'exploration des retombées intérieures qu'elle peut avoir sur une vie, les bouleversements qu'elle peut même occasionner parfois est un thème plutôt rare dans la littérature philatélique. Ce sera là le sujet de mon propos et je suis persuadé que je vais en étonner plus d'un.

Pour dévoiler de telles perceptions, je passerai en revue mes trente-six ans de philatélie. J'y vois trois grandes étapes et dans chacune d'elles, une vision différente de la philatélie. Et chacune avec des jugements qui ont modifié ma passion. La philatélie a parfois de ces retombées intérieures qui peuvent nous amener à voir en elle une ennemie. J'en fut détourné un jour pour cette raison, mais la synergie de plusieurs événements me l'ont fait retrouver.

Ce survol, je le ferai par le biais de mes souvenirs, par le dépouillement d'une correspondance que j'ai heureusement conservée et, parfois même, en puisant dans mon journal intime. La division en trois temps que j'ai discernée est bien sûr stochastique, mais je l'emprunte tout de même. Il y aura dont l'époque des bouleversements, de 1958 à 1970, l'ère de la conversion, de 1971 à 1981, et le dépassement, de 1982 à nos jours.

L'ÉPOQUE DES BOULEVERSEMENTS 1958-1970

L'AUBE DE MON «DAMAS» PHILATÉLIQUE

Un fait absolument anodin fut à l'origine de ce passe-temps merveilleux dans ma vie. Le 1^{er} janvier 1958, le très révérend Père Philibert, capucin, ex-provincial de la province de Lyon, quittait le couvent de la Chapelle de la Réparation où j'étais de famille. Invité à prêcher la retraite annuelle des religieux, qui avait eu lieu quelques jours avant Noël, il s'apprêtait maintenant à partir pour Cap-Rouge pour y accomplir le même office aux religieux de cette fraternité. Fortuitement, je le rencontre dans un corridor du couvent et, en me tendant une enveloppe, il me dit: «Frère, si vous connaissez un confrère



Ladislas de Paris célébrant la messe avec les étudiants capucins sur «La Gascogne», lors de leur traversée de l'Atlantique en octobre 1890. Dessin tiré du *Harper's Weekly*, vol. XXXV, no 1778, 1890.

dans votre fraternité qui est philatéliste, remettez-lui cette enveloppe.» Je le salue et lui souhaite un agréable voyage. Je remonte dans ma cellule et, poussé

par la curiosité, j'ouvre l'enveloppe: toute la France glisse sur mon modeste bureau dans un étalement philatélique. Commencent alors ces retombées intérieures dans ma vie.

Cette vision fit d'abord renaître en moi un souvenir de collège. Élève au Séminaire Saint-François, j'avais aperçu un jour un compagnon de classe qui feuilletait sa collection de timbres. Il me



Séminaire Saint-François à Saint-Augustin (Québec).

sembla alors que cette activité aurait pu m'intéresser, mais, dépourvu de tout matériel, ce sentiment sombra dans l'inconscience jusqu'au moment où j'eus ce lot de timbres français entre les mains. L'appel de la philatélie venait de se pointer car je décidai de les garder, ne connaissant personne dans la maison qui fut collectionneur. J'y ai vu une source d'enrichissement intellectuel et surtout un moyen de maintenir un certain équilibre psychique, car les règlements nous interdisaient tout accès aux journaux et aux moyens de communication. Les timbres seraient mes informateurs.

UN DÉBUT À ENRICHIR

Comment faire pour enrichir cette collection ? Y avait-il des confrères philatélistes ? J'appris finalement que le supérieur de la communauté, le père Agathange Guilmin, était un philatéliste. Homme plutôt secret, il me révéla ce détail lors d'une permission de sortie



Le père Agathange au milieu des jeunes de Boscoville, vers 1965.

que je lui demandai pour aller à la quête de timbres. « Venez me voir à votre retour, m'a-t-il dit, je vous en donnerai. » Sa générosité me renversa. La minutie et la clarté avec lesquelles ses timbres étaient classés trouvèrent un écho en moi. La générosité, l'ordre, la minutie en philatélie, je les appris ce jour-là. Je découvris également qu'il oeuvrait dans des centres pour jeunes mal partis: Boscoville, Berthelet et Mont Saint-Antoine, et qu'il utilisait à l'occasion la philatélie pour créer des liens avec l'un ou l'autre et amorcer ultérieurement un dialogue sur des sujets plus intimes. La philatélie était un chemin du coeur pour lui, voilà un autre message que je devais retenir.

Poursuivant mon enquête, j'apprend qu'un de mes professeurs en philosophie est aussi philatéliste à ses heures: le Père Charles Parik. Ce capucin qui provenait d'une province de la Slovaquie avait dû fuir son couvent pour échapper à la mort et trouva refuge dans notre province. Je profitai aussi de sa générosité. J'aurai l'occasion ultérieurement de vous reparler de ces deux premiers religieux de ma communauté qui m'appuyèrent dans mes prémices philatéliques.

D'autres confrères capucins participèrent aussi à mon envolée dans la philatélie. Je m'en voudrais de ne pas vous parler de notre original Père Bonaventure, qui n'était pas philatéliste, mais qui, un jour, illégalement, m'avait mis au parfum d'une filière philatélique. *Perdu sur les bords* depuis quelques années, il prenait plaisir à nous



parler en cachette, car les règlements de la communauté interdisaient aux jeunes religieux d'entrer en contact avec les anciens sans une permission explicite du directeur. Ce cher « Ben » avait le don de toujours tomber sur moi pour détourner le règlement et me parler de ses fantasmes horticoles, son sujet préféré mais révélateur de son état d'esprit. Il avait appris, sans doute d'un confrère, que j'avais entrepris la collection des timbres-poste. En passant devant sa chambre, il m'accrocha à la dérobée et me conseilla d'aller voir une religieuse de l'Hôtel-Dieu de Montréal. Méfiant au début, je contactai cette religieuse, qui me confirma son intérêt pour les timbres et m'invita à lui rendre visite. Pressé de la rencontrer, je lui rendis visite dès le lendemain. Elle me fit voir ses collections et là où je fus le plus sidéré, ce fut en voyant ses classeurs bourrés de doubles ! « Servez-vous, me dit-elle. » Ma gourmandise n'eut jamais d'égale. L'autobus qui me ramenait au couvent ne roulait pas assez vite. J'avais hâte de me plonger dans la contemplation de ces timbres et de voyager à travers ces trésors que je trouvais beaux, expression de la civilisation et témoins de l'avenir. Pour moi, ce n'était pas un attachement cupide aux choses de ce monde, mais à travers eux, un amour de la vie, de la beauté, de la nature et de l'art.

Un autre capucin enrichira ma collection au cours des années: le Père Cassien d'une province capucine de la Colombie. Retourné dans son pays après une année d'étude en français dans notre province, je renouai contact avec lui. Connaissant mes intérêts philatéliques, il m'expédiait dans chacune de ses lettres des timbres de la Colombie et de l'Espagne. Tantôt écrite en espagnol, tantôt en français, parfois même en latin, il ajoutait toujours la même phrase: « En esta carta tambien le mando algunos sellos con el fin de aumentar sa coleccion. » (1) Promu à un poste à la Curie généralice de l'Ordre établi à Rome, il demeura en correspondance avec moi et m'expédiait ses lettres à partir du Vatican. « Comme d'habitude, m'écrivait-il, je porterai cette lettre à la poste vaticane et avec plaisir je continuerai ce système qui vous plaît tant. » (2)

Parmi les autres tentatives afin d'obtenir ces précieuses vignettes, je m'aventurai dans une chaîne de

lettres qui promettait une récolte fabuleuse. Dans une lettre à ma soeur Thérèse, le ving-cinq janvier mil neuf cent cinquante-neuf, je lui écrivais qu'elle « recevrait probablement des lettres à mon nom, c'est-à-dire au nom de Jean-Claude Lafleur » (3). Voulant faire preuve d'astuce et m'enrichir doublement, j'avais participé à la fois sous mon nom de religieux « Rémi » et sous mon nom laïc. « J'ai participé, lui avais-je précisé dans cette même lettre, à une organisation de philatélie, organisation qui nous permet d'acquérir des timbres, tout en travaillant pour les missions... Je suis certain que tu recevras quelques lettres à mon nom... et, quand il y en aura beaucoup, tu n'auras qu'à me les envoyer. » (4) La récolte fut maigre: une seule lettre !

Ces sources d'approvisionnement que j'ai mentionnées ne furent pas les seules évidemment. J'en recevais inopinément; j'en grappillais à droite et à gauche; je découvrais des mordus comme moi; je semais mon intérêt à tout vent. Bien sûr, je devais aussi me donner corps et âme à mes études philosophiques, être fidèle à tous les offices religieux de la communauté et accomplir des tâches que nous recevions sporadiquement. La philatélie jouait le rôle d'un oasis agréable de divertissement à travers toutes ces savantes réflexions métaphysiques ou spirituelles qui constituaient notre menu de tous les jours. Avec la fin de ces études philosophiques, c'était aussi l'engagement définitif dans l'Ordre des Capucins par la profession solennelle. Ce moment approchait pour moi et voilà aussi que s'annonçait une épreuve que j'étais loin de soupçonner...

[à suivre]

- (1) Lettre du Père Cassien au Frère Rémi, 24 mars 1961.
- (2) Lettre du Père Cassien au Frère Rémi, 6 avril 1962.
- (3) Lettre à ma soeur Thérèse.
- (4) Ibidem.

La philatélie et ses retombées intérieures dans ma vie

Père Jean-Claude Lafleur

NDLR: Voici la suite du texte paru en février.

L'ÉPOQUE DES BOULEVERSEMENTS 1958-1970

Le détournement majeur

Peu de temps avant cette profession perpétuelle, mon directeur à l'Étude de philosophie, le Père Roch Picard, me fit venir à son bureau. Nous avions remarqué, lors de nos visites antérieures, que s'il remuait le gros orteil droit pendant qu'on lui demandait une permission, puisqu'à l'époque nous allions pieds nus dans des sandales, c'était le présage d'un refus ou d'une mauvaise nouvelle. Je m'assis et je jetai un regard furtif vers ledit «baromètre»: son gros orteil remuait! Ce n'était pas de bon augure. «Frère, me dit-il, je crois que la philatélie nuit à votre âme. Vous semblez très attaché aux timbres.» J'étais abasourdi. Il m'était difficile sur le coup de m'imprégner de l'idée que ces objets inanimés aient pu susciter chez moi une volupté de les posséder, un désir inconscient de ne point renoncer aux biens de ce monde, et que je faisais même accroc au vœu de pauvreté. Je me retirai sur ces pensées, troublé. Ce passe-temps était donc devenu un ennemi spirituel. Il fallait le faire disparaître, car il pourrait devenir un obstacle à mon acceptation dans l'Ordre des Frères Mineurs Capucins.

Le grand renoncement

Quelques jours plus tard, je prenais la décision de me défaire de ces «amis» qui m'avaient procuré tant de plaisir à les découvrir, à les partager et qui contribuèrent à maintenir chez moi un certain équilibre psychique. Je rassemblai tout mon «peuple», tout mon «monde», nation après nation, sans leur dire évidemment que je les abandonnais, et je me dirigeai vers le 441, rue de l'Inspecteur, à l'Oeuvre des vocations capucines, où le responsable, le Père Guy McGuire, recueillait des timbres au profit des missions. Les explications données, je repris le chemin du couvent, triste, mais heureux de ma générosité et de mon renoncement aux choses de ce monde.

Peu de temps après, je recevais une boîte de timbres. Encore sous les effets de mon dernier renoncement, je m'empressai d'expédier le tout à ce

même confrère avec une petite note non signée. J'eus alors la surprise de recevoir quelques lignes de sa part, une missive que j'ai toujours conservée et dont je vous livre ici le contenu:

«Bien cher frère Rémi (NDLR: il s'agit du nom de religieux du Père Lafleur.), j'ai cru reconnaître votre écriture sur la boîte de timbres trouvée ce matin sur mon bureau. Ceci me donne l'occasion de répondre à votre générosité. Votre geste de détachement de l'autre jour ne m'a pas laissé indifférent, vous savez. Au contraire, je l'ai admiré et je vous en félicite. Peut-être n'avez-vous pas encore senti votre récompense du Seigneur, mais elle est réelle, croyez-moi, car vous avez suivi de près le conseil de Saint-François et du Seigneur. Cela portera fruit et pour vous et pour les âmes mises sur votre route un jour, soyez-en assuré. Je puis vous dire que j'ai connu ce genre d'attachement vraiment nuisible à la vie intérieure. J'ajouterai que j'ai connu aussi ce détachement qui rend la joie, la paix et qui nous attache au Seigneur. Le mal, c'est l'attachement aux choses de la terre (un des maux du siècle). Vos timbres ont été partiellement vendus avec d'autres. Tout sera liquidé dans la mesure où je trouverai l'acheteur convenable... Merci de votre généreuse coopération. J'espère que cette générosité portera fruit pour le recrutement.» (1)

Ces paroles eurent sans doute un effet bienfaisant sur mon âme, mais, chose certaine, les murs de mon histoire philatélique montreront que ma générosité, si elle n'a pas porté fruit pour le recrutement, a porté fruit au centuple quand je repris le chemin de la philatélie. Effectivement, mon sacrifice fut de courte durée, non pas pour avoir regardé en arrière après avoir mis

les boeufs à la charrue, mais à cause d'un appel pour les missions par le biais de la philatélie. Tout ce qu'il me fallait pour me donner bonne conscience peut-être. Ce fut en tout cas un revirement spectaculaire et un retour que je dois aux Capucins français de Toulouse.

Le retour grâce aux Capucins toulousains

Après mon renoncement, les vacances d'été, une retraite préparatoire à la profession solennelle et cet engagement définitif dans l'Ordre des Frères Mineurs Capucins, le 15 août 1960, je prenais le chemin d'Ottawa, afin d'y poursuivre mes études en théologie au couvent de Saint-François d'Assise et à l'Université Saint-Paul. Il vous presse, j'en suis sûr, d'apprendre comment les Capucins de Toulouse ont pu être à l'origine de mon retour à la philatélie. Il me faut alors vous parler préalablement de leur implantation au Canada.

La province capucine canadienne a été fondée par des Capucins de Toulouse. Pour soustraire en effet leurs jeunes religieux de vingt ans à trois ans de caserne, rendus obligatoires par une loi militaire française de 1889, et grâce à une exemption que prévoyait la loi pour tous ceux qui s'exilaient pendant dix ans à l'extérieur de l'Europe, les Capucins de Toulouse optèrent pour le Canada. Le 15 mars 1890, le provincial adressait une demande en ce sens à l'archevêque de Québec, le cardinal Elzéar-Alexandre Taschereau. Sa réponse fut négative et il lui suggéra de se tourner plutôt vers le diocèse de Montréal, plus riche et plus peuplé, davantage en mesure d'accueillir une nouvelle communauté. On délégua alors deux frères pour aller frapper à la porte de l'archevêché de Montréal. Monseigneur Édouard-Charles Fabre était absent de son diocèse et l'accueil que reçurent nos deux Capucins du vicaire général (l'abbé Louis-Adolphe Maréchal) les convainquit de ne pas insister davantage. On se tourna alors vers Ottawa, où Monseigneur Joseph-Thomas Duhamel les accueillit avec joie en leur confiant une paroisse. Le 12 juin 1891, une maison était fondée. Les Toulousains resteront à la direction de la province jusqu'en 1934, année où la province devint un commissariat. Le 24 juillet 1942, la



province deviendra complètement autonome.

En 1940, les Capucins de Toulouse avaient pris en charge la nouvelle préfecture apostolique de Berbérati en Centrafrique. Une partie du Tchad relevait de cette préfecture. Débordés de travail, ils firent appel à deux reprises aux Capucins canadiens et, finalement, en 1960, les supérieurs acceptaient d'envoyer au Tchad un premier contingent de missionnaires canadiens. C'est à ce moment-là que la philatélie refrappa à ma porte.



Missionnaires désignés pour le Tchad en 1960: Christian Fortin, Charles Grenier, Corentin Morvan et Clifford Cogger; en arrière, Jean-Louis Vaillancourt et Roch Picard.

À l'automne de 1960, un premier groupe de Capucins canadiens était désigné pour la mission du Tchad. Parmi les six premiers missionnaires – étrange coïncidence – il y avait le Père Roch Picard, celui qui m'avait détourné de la philatélie, et le Père Clifford Cogger... qui m'y replongea. En effet, ce dernier vint me voir début septembre 1960 pour m'offrir de poursuivre, pour le bénéfice des missions, la collection de timbres qu'il avait entreprise. J'acceptai sans hésiter, car, avec un tel but apostolique, la philatélie ne pouvait alors qu'aider mon âme ! C'est ainsi que les Toulousains, par les Canadiens, m'avaient ramené au bercail de la philatélie.

Missionnaire par la philatélie

Durant les quatre années qui suivirent, tous mes efforts philatéliques étaient chapeautés par cet idéal d'oeuvrer pour les missions, en valorisant et en grossissant la collection reçue. J'écrivis à des religieuses, à des missionnaires et à diverses connaissances. Dans une lettre reçue de Mère Marie-Stella, religieuse de Jésus Marie, on y apprend que «Mère supérieure prend un vif intérêt à vos missions... Elle a fait un appel pour les timbres dans sa classe et elle est contente du résultat. Aussi,

l'un de ces dimanches, nous irons vous les porter» (2). J'apprenais de cette religieuse qu'elle avait une sœur en communauté vivant aux États-Unis. Je m'empressai donc de la contacter et j'eus la surprise d'apprendre qu'elle était la tante d'un confrère capucin, missionnaire aux Indes, le Père Oscar Lemelin. Je venais de découvrir une autre filière d'approvisionnement ! En réponse à une lettre que je lui avais écrite, le Père Lemelin me répondit ceci: «Vous devinez ma surprise en recevant votre lettre et, quelques instants plus tard, ma consternation en apprenant que vous étiez devenu intimement ami avec mes tantes... Dégringolant à travers les lignes, je finis par retrouver mon aplomb en tombant sur le mot qui explique tout: les timbres.» (3)

Cette période d'apostolat missionnaire dura quatre ans. Ce sera une phase d'accumulation et de classification. Je me suis plu à relire le journal intime de cette période et j'y ai relevé quarante-cinq allusions touchant mes activités philatéliques. J'y mentionne la classification de certains pays: l'Italie (26 mars 1961), le Canada (25 avril 1961), l'Autriche (10 août 1961). Ailleurs, je mentionne des bourrées de décollage de «timbres qui traînent depuis longtemps» (29 mars 1962). Je note parfois mon côté altruiste, ayant inscrit dans mon journal que j'avais «sélectionné des timbres pour la petite infirme de Labonté» (11 mars 1962) ou que j'avais «donné quatre vieux timbres du Canada au frère Roch-Marie pour le rendre heureux et lui faire oublier sa fatigue» (25 avril 1961). Je précise enfin des noms de bienfaiteurs et, en religieux fidèle, «je montre à mon directeur les timbres reçus en cadeau» (19 mars 1961) afin de pouvoir les conserver. Je dois ajouter que durant ces quatre années, d'autres passe-temps avaient fait irruption dans ma vie: la généalogie, la sérigraphie et la photographie. Conséquemment, j'accordais moins de temps à la philatélie.

Les retombées intérieures ne furent pas très fortes. À part la dimension «missionnaire», le côté «accumulatif» et «rentable» des timbres avait pris le dessus du «monde merveilleux»; la fascination n'avait plus la même intensité; l'écoute de leur histoire avait presque disparu. Était-ce la peur de retomber en amour avec eux qui m'en éloignait émotivement ? Ou encore le terrible danger de nuire à mon âme ? Je crois plutôt que c'est la multiplicité de mes activités, l'exigence des études théologiques et la préparation à mon ordination sacerdotale qui ont conjointement refroidi la séduction des premières années.

Retour aux sources

Mes études théologiques terminées, je reçus une lettre d'obédience me nommant de famille au Couvent Saint-Joseph de Cap-Rouge et professeur au Séminaire Saint-François. Je rêvais d'y être affecté et d'y accomplir ce travail.

Durant ma première année d'enseignement, je découvris un jour, dans une conversation privée avec un de mes élèves qu'il collectionnait les timbres. Je lui appris que je partageais le même passe-temps. Ses yeux s'illuminèrent et sa langue se délia. Je venais de découvrir un terrain d'approche et d'approvisionnement. Au cours de sessions d'échanges subséquentes, à travers ces activités philatéliques, il se confia et se libéra. D'autres jeunes apprirent mon intérêt pour ce loisir, et, durant deux ans, j'entretins en quelque sorte un petit club privé de philatélie dans mon bureau.

L'idée me vint alors de fonder un vrai club. Ce choix reposait sur la conviction que les jeunes ont des besoins qui dépassent les cours et les devoirs. Pour moi, la philatélie pouvait cultiver l'intelligence et favoriser son développement. L'aspect visuel du passe-temps permettait d'organiser dans leur tête des informations qu'ils possédaient déjà. Plus ils apprendraient et plus ils deviendraient habiles à apprendre à travers un loisir. Je retrouvais là l'aspect dynamique de mes premières années de philatélie. Les avantages didactiques et sociaux de ce loisir reprenaient le dessus.

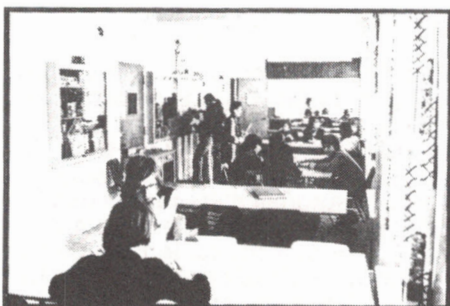
La fondation du Cercle philatélique Saint-François

Il me fallut avant tout convaincre les autorités du Séminaire du bien-fondé d'un tel cercle. Je devais démontrer que la philatélie pouvait être une alliée du domaine scolaire; qu'elle pouvait agir comme tremplin à un dépassement culturel; bref, qu'elle était un processus de découverte lié à un loisir. La stimulation que j'apporterais pour lui donner un caractère culturel n'allait pas faire défaut. La permission me fut accordée et j'accueillis un premier groupe en septembre 1966.



Dans un questionnaire qu'ils eurent à remplir, je posais cette question: Pourquoi collectionnes-tu les timbres? Les réponses qu'ils me fournirent appuyaient l'orientation que je voulais donner au cercle. Ils voulaient **apprendre tout en s'amusant**. Mon imagination se mit en branle pour concevoir alors des activités axées sur l'esprit pédagogique de la philatélie. L'investissement d'énergie que j'y mis fut rentable. La congruence entre la manipulation des timbres et leur «âme» éducative apparaissait clairement.

L'image était le grand centre d'intérêt du timbre. Les activités conduisaient à leur faire faire le lien entre les vignettes et l'Histoire; des films venaient ancrer dans leur tête l'image du timbre; des jeux questionnaires maintenaient l'intérêt, mais toujours sur l'image... L'activité devint très populaire. En 1970, le cercle comptait 89 membres et j'étais tout fin seul avec ce monde assoiffé. Vous imaginez facilement qu'en retombées intérieures sur ma vie, l'animation du club m'en apportait un grand nombre: patience, renoncement, dévouement, oubli de soi, communication, imagination, confiance et j'en passe. **Puis arriva le coup de massue qui ne venait pas d'Héraclès mais**



Voici la salle où se réunissent les membres du cercle. Elle est identifiée «Laboratoire philatélique». Ce n'est ni une chapelle, ni une salle d'études: vitrines remplies de timbres du monde entier; lampe spéciale pour repérer les timbres marqués au phosphore; étagères pour ranger les albums; littérature spécialisée pour débutants ou initiés...

de Marguerite! Ce qui m'amène au deuxième temps de ma réflexion: l'ère de la conversion, de 1971 à 1981.

[suite et fin dans notre prochain numéro]

- (1) Lettre du Père McGuire au Frère Rémi, 6 juin 1960.
(2) Lettre de Mère Marie-Stella au Frère Rémi, 16 novembre 1960.
(3) Lettre du Père Oscar Lemelin au Frère Rémi, 3 février 1961.

À propos du Père Charles Parik

(dont il était question dans le texte paru en février)

Ce Capucin était né à Bratislava, en Slovaquie. En 1947, il devait quitter précipitamment son pays, car les communistes cherchaient à exécuter la condamnation à mort pesant contre lui. Pourquoi? Eh bien, parce que le Père Charles avait été mêlé à la naissance clandestine de la République de Slovaquie. Les premières démarches s'étaient même élaborées dans le réfectoire des Capucins de Bratislava. Le président de la République, Mgr J. Tiso (représenté ici sur un timbre slovaque), fut exécuté et le Père Charles l'accompagna à ses derniers moments. Ce fut ensuite la route de l'exil pour le Père Charles; un exil qui le força à séjourner dans neuf pays avant de trouver finalement refuge au Canada, dans un de nos couvents.



NOUVELLES ÉMISSIONS

Florilège philatélique

Maurice Caron



(JPD) Le petit État des Balkans émettait le 17 octobre dernier deux timbres à l'effigie de poètes étrangers: Paul Éluard (1895-1952) et Sergueï Essenine (1895-1925). Ce dernier, un poète russe, écrira avec son sang, avant de se pendre dans sa chambre d'hôtel à Léninegrad, ces vers: «Dans cette vie, il n'est guère nouveau de mourir. / Mais vivre n'est certes pas plus nouveau.» Essenine avait certes appelé, à travers sa poésie, la révolution, mais celle-ci une fois arrivée lui apparut sans doute par trop brutale et décevante.



- Chats. Feuillet de 12 valeurs. [1995]

Cats of the World



La philatélie et ses retombées intérieures dans ma vie

Père Jean-Claude Lafleur

NDLR: Voici la conclusion du texte débuté en février.

L'ÈRE DE LA CONVERSION 1971-1981

Eh oui ! Mon Héraclès de 1971 fut bel et bien cette grande dame de la philatélie: notre regrettée **Marguerite Fortin** [NDLR: l'une des pionnières et des piliers de la Fédération québécoise de philatélie]. Cela mérite des explications. Le Cercle, depuis sa fondation, tenait annuellement une exposition. C'était là un moyen de combattre l'introvertisme qui guette tout philatéliste; je ne voulais pas que mes jeunes fassent de la philatélie pour leur seule satisfaction personnelle; d'ailleurs, ce genre de collectionneur ne favorise guère les échanges. J'exigeais de mes jeunes qu'ils préparent des montages de bon goût en y mettant en valeur leurs trésors philatéliques. Ayant consi-

taté lors d'expositions «adultes» qu'on présentait le tout sur de grands cartons, j'incitai mes jeunes à en faire autant de leur côté. C'est ici que j'en arrive à Marguerite.

Je l'avais invitée à juger les travaux de l'année 1970-1971. Après sa tournée des trente-sept montages et la proclamation des gagnants, elle me confia timidement: «**Père, ce que vos jeunes ont fait est très joli, très propre, très séduisant... mais ce n'est pas très philatélique.**» Les explications suivirent. Le tout ne devait pas se faire sur de grands cartons, mais sur des feuilles appropriées; c'était dans la disposition des timbres sur les feuilles que les jeunes devaient exprimer leur sens de l'esthétique, non par des éléments paraphilatéliques et du coloriage, qui ont pour effet de détour-

ner l'attention de l'objectif de l'activité; la philatélie, ce ne sont pas seulement des timbres, mais des oblitérations, des flammes, des entiers postaux, des plis et le reste. Je réalisai sur le coup que j'étais loin d'être un vrai philatéliste et que j'avais plutôt été jusqu'à ce jour un collectionneur de timbres fasciné par leur image et leur histoire. Il me fallait moi-même devenir philatéliste, au vrai sens du mot, et entraîner derrière moi tous les jeunes qui me seraient confiés. Les retombées intérieures, ce jour-là, furent nombreuses: humilité, culpabilité, mais aussi une responsabilisation pour les années à venir. Je devais transformer ma vision de la philatélie; il me fallait découvrir l'essentiel; dorénavant, le sens premier de ma responsabilité d'animateur était de répondre de ma propre pratique et de l'apprentissage futur de mes jeunes.

Cette mise en garde de Marguerite avait été en fait un cri du coeur. Je l'appris beaucoup plus tard, quand j'héritai d'une partie de son matériel philatélique, dont ses mémoires qu'elle souhaitait publier. J'eus la surprise d'y lire l'anecdote suivante. Marguerite s'était inscrite en classe de compétition à l'Exposition philatélique mondiale *SOFIA 1969*, qui se tenait évidemment en Bulgarie. Elle y présentait une collection sur les fleurs et avait décidé de l'apporter elle-même. Elle s'amena donc, le 30 mai 1969, dans les salles de l'Université de Sofia *Clement d'Okhrida*. Ses timbres sont joliment disposés sur de beaux grands cartons; l'effet artistique est réussi. Mais un interprète lui signifie sur-le-champ que ce type de montage n'est pas accepté et qu'il va à l'encontre des règlements de la Fédération internationale de philatélie (FIP). Désarroi, consternation, la situation la gêne. On lui offre des



Marguerite Fortin, alors secrétaire de la Fédération des sociétés philatéliques du Québec, en compagnie du sous-ministre Barrière. [s.d.]

pages d'album pour y transférer son matériel. Elle s'exécute, mais nous devinons le résultat. Certes, la leçon fut amère, mais Marguerite jura d'éviter aux autres une telle aventure. Merci Marguerite !

Je n'avais plus le choix : il me fallait agir rapidement. Je me rendis visiter diverses expositions ; je me plongeai dans la lecture d'ouvrages spécialisés et je chermai les éléments philatéliques sur lesquels je me devais de mettre l'emphase. Comment les anciens du club réagiront-ils à ce revirement ? Y aura-t-il une saignée après quelques semaines ? Il me revenait de partager et de vendre la nouvelle orientation.

Septembre 1971 arriva et, avec lui, les inscriptions aux activités étudiantes. Une surprise de taille m'attendait : 101 inscriptions ! J'hallucinai. Physiquement et humainement, je ne pouvais assumer adéquatement un tel groupe. Je le séparai donc en deux et fixai des jours différents pour chacun. Puis l'aventure commença !

Je dois dire que la réaction fut excellente. La dimension philatélique proprement dite les emballait. Sur le plan cognitif, les élèves apprenaient vite et j'étais heureux de constater leur évolution. Le défi s'était avéré plus facile à relever que je ne l'avais d'abord cru. J'observais leurs efforts à découvrir les éléments philatéliques de leurs pièces, à les préciser et à vouloir les faire connaître.

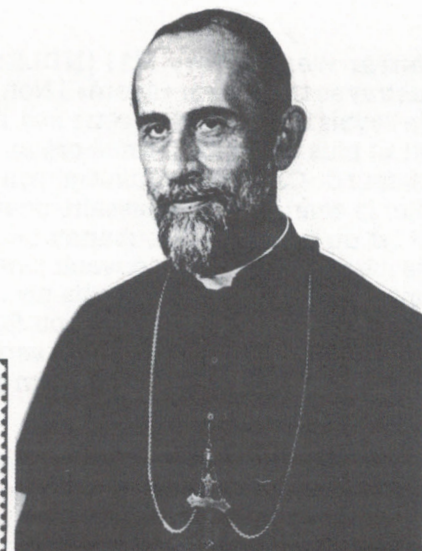
A l'exposition de juin suivant [1972], tous les grands cartons avaient disparu et sur les feuilles de leurs montages apparaissaient maintenant des pièces autres qu'uniquement des timbres. Une telle métamorphose m'avait obligé d'assumer totalement mon rôle d'animateur, de ne point calculer mon temps, de vivre en profondeur l'expérience avec eux, d'avoir une grande disponibilité hors-cours et de maintenir à la fois l'aspect détenté que les jeunes voulaient y trouver.

En février-mars 1973, le Cercle fit l'objet d'un reportage dans la revue *Loisir Plus*. L'année suivante, le journaliste et philatéliste français Robert Fabre rendait visite à notre club. Puis, d'année en année, d'une exposition à l'autre, les jeunes progressaient et s'illustraient sur la scène tant nationale qu'internationale.



Simultanément avec les jeunes, je me suis entraîné à l'art d'exposer en entreprenant ma collection sur les « Conquistadors de la Méditerranée ». J'accumulai pendant des années du matériel que j'arrivai finalement à présenter à divers niveaux d'exposition. En même temps que j'entraînais les jeunes dans la voie de la **philatélie thématique**, celle-ci me séduisait de plus en plus, au point d'en devenir un fervent défenseur et un adepte inconditionnel. La philatélie thématique oblige à un questionnement dans tous les domaines de la philatélie et associe la dimension historique à sa technique. Avec cette façon de collectionner, je retrouvais l'envoûtement de mes premières années.

A ce point de mon texte, je veux revenir sur ce jour de mai 1960 où je m'étais retrouvé totalement dépouillé de mes timbres après mon geste de renoncement. Je dois dire aujourd'hui que je fus récompensé au centuple dès cette terre. Vous vous souvenez de ces deux premiers confrères, les Pères Agathange et Charles, dont j'ai bénéficié de la générosité. Après leur mort, survenue pour l'un en 1977 et pour l'autre en 1982, j'héritai d'une grande partie de leurs collections. Je reçus également en partage une autre grosse collection qui avait appartenu à Monseigneur Jérôme Malenfant, préfet apostolique de Gorakhpur (ville de l'Inde), missionnaire capucin.



Mgr Jérôme Malenfant, préfet apostolique de Gorakhpur (Inde).

Si je reviens à cette époque que j'ai appelée « l'ère de la conversion », je réalise, par le survol que j'en fais, que je lui dois mon immersion dans les plus hautes sphères de la philatélie, où je me retrouverai plongé dans les années qui suivirent 1981. Le succès que connaissaient mes jeunes, les connaissances philatéliques que j'acquerrais, l'orientation thématique que j'avais prise, tout cela était venu aux oreilles de personnes oeuvrant dans la Société royale de philatélie du Canada. On m'appelait à un dépassement...

LE DÉPASSEMENT de 1981 à nos jours

En réalité, une première sollicitation m'était parvenue le 24 novembre 1980. Dans une lettre de monsieur Michael Madesker, celui-ci m'invitait, à la suggestion de monsieur Guy des Rivières, à une mutuelle coopération dans le secteur de la philatélie jeunesse, en vue de *Canada 82*. Des séminaires et des ateliers allaient être donnés en préparation à ce grand événement. Des mois s'écoulèrent sans que je sentisse le besoin de répondre à son invitation. J'appréhendais l'aventure et devinais les implications d'un tel engagement. Monsieur Madesker revint à la charge en février 1981. « *To-date, écrivait-il, no answer was received, possibly my*

letter went astray.»(1) [NDLR: astray se traduit par «égaré».] Non, je l'avais toujours. Mais cette fois, il était plus précis: le Comité organisateur de *Canada 82* voulait me confier la charge de commissaire pour l'Est du Canada, et souhaitait que je me qualifiassse pour devenir juge international. Je lui répondis positivement en mars. «Thank you for your reply to my letter... I am very confident that you will all learn a great deal from it.»(2)

36



Puis les événements se succédèrent. J'assistai à un séminaire donné à Toronto par monsieur Hartwig Danesh, un Allemand qui avait été précédemment le président de la Commission Jeunesse à la FIP. On m'avait demandé également de présenter les collections de quelques-uns de mes jeunes. Sur les douze jeunes en compétition, huit venaient de mon club. L'un d'eux, Denis Hamel, reçut une médaille de vermeil: la première médaille nationale pour notre club. Ce fut aussi l'occasion pour Denis d'être présenté pour oeuvrer à *Canada 82*, étant désigné commissaire junior adjoint. Nous savons jusqu'où cette première mission l'a propulsé par la suite! [NDLR: monsieur Hamel est l'actuel directeur exécutif pour CAPEX 96.]. Finalement, le 29 janvier 1982, je recevais la confirmation de mon acceptation comme juge international pour le Canada en philatélie jeunesse. J'y voyais là la réponse aux douze ans d'efforts que j'avais consacrés pour devenir philatéliste au vrai sens du mot, efforts perçus également à travers le cheminement de mes jeunes.

Depuis cette grande première, les occasions n'ont pas manqué

pour exercer cette délicate mission de juger: trois expositions internationales, sept nationales et trente-cinq locales ou provinciales. C'est un travail très enrichissant, qui pousse à approfondir ses connaissances et exige une grande neutralité. Malheureusement, au plan international, des incidences politiques ont forcé parfois un jury à modifier la teneur d'un verdict afin de ménager les susceptibilités d'un pays participant. J'abhorre ces situations. Cette charge demande par ailleurs une grande équité et elle a comme suprême avantage de nous amener à scruter en profondeur des sujets philatéliques.

Parmi les autres canaux de dépassement qui s'offrirent à moi, il y eut, bien sûr, l'invitation de devenir membre de l'Académie québécoise d'études philatéliques. En effet, je recevais plus tard une lettre de Denis Masse, m'offrant cet honneur. «Il nous ferait vraiment plaisir, écrivait-il, de vous compter au sein du groupe dès la prochaine rencontre.» (3) Les objectifs de l'Académie me plaisaient et répondaient à un besoin. Je fus de la rencontre suivante et j'y ai trouvé depuis ce jour beaucoup de stimulation et de retombées intérieures très dynamisantes, dont la grande fraternité qui y règne, le goût du partage qui l'anime et le souci d'exceller qu'elle propage.

En plus de ces implications spécialisées, ma participation à différentes sociétés philatéliques et ma collaboration dans divers conseils d'administration m'ont permis de découvrir des gens très engagés au niveau de la communauté philatélique. Leur témoignage me stimule et m'encourage à poursuivre dans la même voie.

Je pourrais pérorer bien longtemps encore sur le sujet, mais j'ai suffisamment abusé de votre patience. Si on dit de la philatélie qu'elle est un «monde merveilleux», le monde des émotions qu'elle crée n'est pas moins merveilleux ni moins riche en rebondissements de toutes sortes.

Conclusion

Il m'est facile de conclure ces réflexions sur les retombées intérieures qu'a suscitées la philatélie dans ma vie. Même si, parfois, certaines de ces retombées m'ont éperonné le coeur, je peux dire aujourd'hui qu'elles ont eu leur rôle à jouer, qu'elles avaient leur mystérieuse convergence et que j'en suis sorti gagnant.

Là où je veux insister avec ces retombées, c'est de m'avoir permis d'exercer mon sacerdoce à travers ce loisir qu'est la philatélie. Elle m'a permis de servir, de me donner, de m'ouvrir à la vie des hommes, d'y faire même un lieu d'évangélisation en propageant les valeurs de justice, de partage et d'honnêteté.



En lisant sur les murs du temps de ces trente-six années passées, si je n'avais pas eu ce hobby pour meubler mes loisirs et me garder dans une vie de service, j'aurais été un être défavorisé. Si mon saint patron, François d'Assise, avait vécu de nos jours, je pense qu'il aurait pu être philatéliste, car tout ce qui touchait la vie, tout ce qui favorisait la fraternité, tout ce qui donnait corps à l'éclatement des frontières, le ravissaient au plus haut degré.

Baudelaire a écrit: «Ah! que le monde est grand à la clarté des lampes.» Je dis: Bénis sois-Tu, Seigneur, pour notre soeur, la philatélie, si pacifiante et si digne de louanges...

- (1) Lettre de Michael Madesker au Père Jean-Claude Lafleur, 10 février 1981.
- (2) Lettre de Michael Madesker au Père Jean-Claude Lafleur, 5 mai 1981.
- (3) Lettre de Denis Masse au Père Jean-Claude Lafleur, 30 septembre 1982.